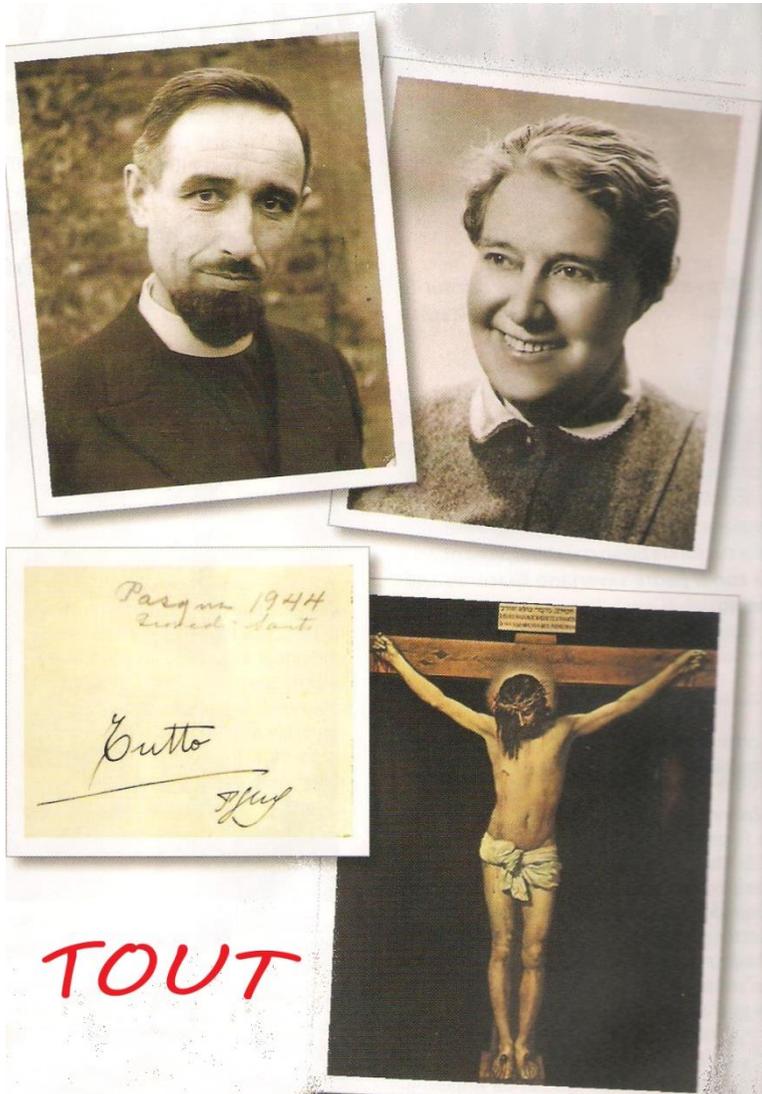


*La vie des Fondateurs
des Missionnaires de Marie Xavériennes
et l'Histoire des Débuts de l' Œuvre*



TOUT

Père Giacomo Spagnolo



“ Tout! ”

Rotzo est un petit village du haut plateau d'Asiago, en province de Vicenza, dans le nord de l'Italie. C'est là que le 31 janvier 1912 naît Giacomo, aîné de dix enfants de Matteo et Caterina Stefani. Sa famille est pauvre et intègre. Matteo est un bon père et un croyant, Caterina est une femme de prière, douce et calme. Giacomo est baptisé à l'église paroissiale le 2 février.

La 1^{ère} guerre mondiale commence en 1914. En 1915 l'Italie déclare la guerre à l'Autriche. L'année suivante les bombes tombent sur le haut plateau d'Asiago, en tuant des civils. La population est obligée de fuir vers la plaine et d'y rester tant que durera le danger. Maman Caterina et ses enfants fuient aussi ; le papa a été appelé dans l'armée. La famille se réfugie, passe dans les environs de Vicenza trois ans difficiles, qui marquent la santé de Giacomo.

À la fin de la guerre, en novembre 1918, les gens rentrent chez eux, où ils trouvent la destruction. La famille Spagnolo aussi, rentrée à Rotzo en 1919, vit pendant quelques années dans une baraque. Le papa rentre de la guerre, la famille se recompose, d'autres enfants naissent. Giacomo fréquente l'école primaire de son village.

Conseillé par son Curé, en 1923, à 11 ans, Giacomo entre au petit séminaire des Missionnaires Xavériens à Vicenza. Malgré la pauvreté, ses parents acceptent son choix.

Le travail des champs ne suffit pas à nourrir la famille devenue nombreuse, c'est ainsi que papa Matteo émigre d'abord en Australie (1924-1929) et puis en Guinée (1937-1940). Une fois rentré, il cherche à installer un moulin, mais la deuxième guerre mondiale rendra vains ses efforts. En 1941 sa femme meurt. Papa Matteo, resté avec des enfants très petits, se remariera et de cette union naîtront trois autres enfants.

En 1927, à l'âge de 16 ans, Giacomo entre au Noviciat, à Parme et le 30 août 1928 il fait sa première profession. Il échange des lettres avec ses parents, qui lui donnent et demandent des conseils.

En 1930, il commence à Parme les cours de Théologie. Le 5 novembre 1931 meurt le Fondateur, Mgr. Guido Maria Conforti.

En 1933, à cause des fortes fièvres et d'une infection tuberculeuse, il est envoyé dans la communauté de Poggio S. Marcello, qui surgit sur une colline, en province d'Ancona. Le 30 juin 1934, il fait sa profession perpétuelle.

Le mauvais état de santé de Giacomo pousse ses supérieurs à renvoyer son ordination presbytérale. Giacomo désire ardemment ce don et continue sa formation avec un abandon confiant en Dieu. Il écrit à son Supérieur général :
« Ce que je m'efforce de toujours faire est de renforcer ma volonté de servir le Seigneur et d'abandonner mon néant entre ses mains, afin qu'il fasse ce qu'il lui plaît.... C'est dans cette confiance que Dieu opère ses merveilles... comme si magnifiquement Marie a chanté dans son Magnificat... Voilà les principes sur lesquels je veux fonder toute ma vie de prêtre et de missionnaire ».

En cette année 1934, Giacomo demande à son supérieur de pouvoir au moins accéder au sous-diaconat :

« La plus grande grâce, que je demande chaque jour dans mes pauvres prières, est celle de devenir le plus tôt possible, prêtre... Père, donnez-moi tout à Jésus le plus tôt possible, avec toute l'ardeur, toute la foi et toute la simplicité de mon cœur... J'attends votre appel pour la retraite. Si cela n'arrive pas, ce serait la toute première fois que la Vierge Marie me refuserait une grâce. Dès le début de l'année passée, je lui ai promis que si j'étais ordonné sous-diacre avant la fin de cette année, je m'appellerai Maria ».

Le 28 octobre 1934, Giacomo est ordonné sous-diacre, le 4 novembre diacre et le 11 novembre prêtre, à Parme.

Les supérieurs l'envoient pour étudier la Missiologie à Rome, à la faculté Urbanienne, où en 1938 il obtient son doctorat avec d'excellents résultats. P. Giacomo se distingue non seulement par son intelligence vive et brillante, mais aussi par son intense vie spirituelle.

Début 1939, le p. Giacomo est nommé vice-recteur et économiste de l'Ecole apostolique xavérienne de Poggio S. Marcello. Quelques mois plus tard, les problèmes de santé se présentent à nouveau et p. Giacomo, avec regret, demande à être transféré ailleurs.

En 1940, il sera envoyé à la Maison-mère de Parme comme enseignant de mathématique et physique. Entre temps on lui demande de fréquenter la faculté d'ingénierie à Bologne. En 1941, est ouvert le procès diocésain de canonisation de Mgr. Conforti. En cette même année, sa mère meurt. En 1942, le p. Giacomo commence à penser de fonder la Congrégation.

En août 1943, le p. Spagnolo est nommé recteur de la Théologie de Parme et doit interrompre ses études. Il guidera la communauté dans les années difficiles de la guerre.

Après Pâques 1944, pour échapper aux bombardements, il se réfugie avec un groupe de séminaristes à Capriglio, un village sur les collines des alentours de Parme. Là aussi, l'insécurité demeure. Le 2 juillet 1944, ils sont déportés en un camp de concentration, où ils resteront quelques jours. La guerre finie, le p. Giacomo et les séminaristes rentrent à Parme.

En 1946, il est aussi nommé Conseiller général, confirmé recteur de la Maison mère et nommé préfet des études.

Se rendant compte de ne pas pouvoir accomplir toutes ces tâches, en 1947 p. Giacomo présente ses démissions de la charge de Recteur. Il pourra ainsi, avec la mère Celestina, se vouer davantage à la congrégation à peine fondée. Avec beaucoup de soin, il prépare le premier texte de ses Constitutions.

Le 27 septembre 1951, le 5^{ème} chapitre général des Missionnaires xavériens reconnaît officiellement la nouvelle congrégation comme branche féminine de l'Institut. P. Giacomo se réjouit profondément, convaincu que son Fondateur continue, du ciel, à travailler à la réalisation de son rêve.

En 1956, le p. Giacomo est nommé à nouveau conseiller général, pour une période de dix ans, ainsi que Préfet de la Discipline et, l'année suivante, à nouveau recteur de la Théologie, charge qu'il maintiendra jusqu'à ses démissions en 1959. En cette année, son père meurt.

En 1963, il est nommé délégué général des Écoles apostoliques xavériennes d'Italie. Avec souffrance, soutenu par sa foi, il accepte cette nouvelle responsabilité et se met au travail, en y engageant ses meilleures énergies. Il organise des rencontres pour les formateurs, propose la création d'une revue pour eux et d'une autre pour les jeunes séminaristes, il favorise la communion. Il croit à l'importance de former les jeunes dans un climat de liberté et de sérénité.

En 1968, conscient que le service de délégué est incompatible avec les autres responsabilités, le p. Giacomo demande à en être exonéré. La même année, dégagé aussi des autres tâches, il se réjouit de pouvoir se consacrer à temps plein à la jeune famille des Xavériennes.

Depuis 1968 jusqu'à la fin de sa vie, le Père accompagne avec amour ses « filles », envoyées désormais dans les divers continents ; il leur écrit des lettres, il leur rend visite dans leurs lieux de mission.

En 1976, après une visite intense aux communautés du Brésil, des Etats-Unis et du Mexique, le p. Giacomo commence à ressentir de sérieux problèmes de santé aux poumons. Début 1977, sa maladie commence à se révéler comme un cancer au poumon droit. L'opération à laquelle il est soumis le 13 octobre se révèle inefficace, car le cancer est très étendu.

Informé du résultat de l'opération, le p. Giacomo se dispose à accueillir avec sérénité la volonté du Seigneur. De longs et douloureux mois de thérapies s'ensuivent. Il garde confiance et la témoigne dans ses dernières lettres à ses filles :

« Quand la souffrance et le détachement frappent à notre porte, jamais ils ne détruiront la lumière de l'espérance du bien immense qui nous attend ».

Il évoque souvent le Ps 131, qu'il aime bien : *« Je tiens mon âme égale et silencieuse, mon âme est en moi comme un enfant tout contre sa mère »*. Il vit sa participation au mystère pascal. Dans sa dernière lettre circulaire, il écrit :

« Voilà la perspective de Pâques telle qu'elle se présente aux yeux de mon esprit en ce moment : l'existence vue sur le plan naturel finit apparemment avec la mort ; vue sur le plan de la foi, elle poursuit au-delà du temps sa réalité principale... La résurrection de Jésus doit réaliser en nous cette résurrection spirituelle qui nous conduise à vivre, déjà dans le temps, spirituellement, la future réalité absolue du ciel, dans la joie de la foi et de l'amour, qui constamment se reflète sur nous de la lumière de Pâques ».

P. Giacomo Spagnolo meurt le 22 mars 1978, mercredi saint, à Parme, dans la Maison mère des Missionnaires de Marie Xavériennes. Son corps repose avec ses confrères dans le cimetière de la ville de Parme.

Mère Celestina Bottego

une femme qui a cru



Première partie de sa vie

De l'Italie aux États-Unis

Agostino Bottego était un médecin exerçant son activité dans un village de la province de Parme, en Italie. En 1860, il abandonna son travail et acheta des terres à San Lazzaro, à la périphérie de Parme, où il s'installa pour les faire cultiver. Son épouse Marie lui avait donné trois fils : Vittorio, Giambattista et Celestina. Celestina se maria dans l'Italie du sud, très loin de Parme. Vittorio travailla pour une société géographique, devenant célèbre explorateur dans l'Afrique Orientale. Giambattista, à 22 ans, partit pour les États-Unis pour y chercher sa chance.

Là, en 1890, Giambattista avait rencontré Mary Healy, elle aussi fille d'immigrés venant de l'Irlande. Ils se marièrent en 1892 et habitaient Butte, dans l'état du Montana, où Giambattista parvint à des charges de prestige dans des industries minières de la place. En 1893 naquit Marie. Le 20 décembre 1895, alors que sa maman était chez sa famille d'origine, où son père venait de mourir, naquit Celestina. Elle fut baptisée le 19 janvier 1896. L'année suivante naquit un troisième enfant, Vittorio.

La joie de la famille fut troublée par la nouvelle de la mort de l'oncle Vittorio, en Afrique. Giambattista commença à penser à ses vieux parents restés seuls avec leur douleur à Parme ; enfin, en 1900, il décida de rentrer chez eux en emmenant avec lui Maria et Vittorio. Son épouse serait restée à Butte juste le temps de vendre leurs biens et ensuite elle aurait rejoint son mari avec Celestina. La séparation, toutefois, dura longtemps : ce n'est qu'en 1910 que Celestina et sa maman pourront quitter les USA et arriver à Parme.

Mary était une femme éprouvée par la vie et d'une foi profonde. Elle se donna avec soin à l'éducation intellectuelle et religieuse de Celestina, qui considérera toujours « *une grâce d'avoir vécu à côté de la maman* » et apprendra d'elle la force et la douceur, la fidélité et le don de soi.

C'est sa maman qui lui apprit les paroles de Sainte Thérèse d'Avila, qui deviendront par la suite son programme de vie : « *Que rien ne te trouble, rien ne t'effraie. Tout passe, Dieu ne change pas. Par la patience, on vainc toute difficulté. À celui qui possède Dieu, rien ne manque. Dieu seul suffit* ». Celestina termina le premier cycle après les écoles primaires en juillet 1910 ; elle était la meilleure élève.

Départ pour l'Italie

En août 1910, avec la maman, Celestina s'embarqua pour atteindre Parme. Grande fut la joie de retrouver le papa Giambattista, Maria et Vittorio, ainsi que la grand-mère Maria, récemment devenue veuve.

La famille, finalement réunie, habita la maison des grands-parents, au milieu des champs. Celestina apprit rapidement l'italien et aima le milieu de Parme, verdoyant et riche en monuments historiques. Elle poursuivit ses études et les acheva dans la ville de Pisa, où elle obtint l'habilitation pour l'enseignement de l'anglais.

À Parme, Celestina et sa sœur Marie commencèrent à fréquenter l'Abbaye bénédictine de St. Jean, en participant à un groupe de jeunes désireux d'approfondir leur formation chrétienne. L'abbé bénédictin Emanuele Caronti était leur formateur. Maria mûrit sa vocation missionnaire : en 1924 elle entra dans la Congrégation des Franciscaines Missionnaires de Marie et, après la formation, partit pour l'Inde, où elle exerça son service missionnaire pendant quarante ans. En cette même année 1924, Celestina, en privé, fit sa profession comme oblate bénédictine, en prenant le nom de Gertrude.

Déjà elle enseignait l'anglais aux écoles secondaires et elle continuera cette activité jusqu'en 1949. En même temps, elle s'engageait beaucoup dans sa paroisse de San Lazzaro, étant proche surtout des familles les plus pauvres et des prisonniers de la ville. Elle participa aussi à la naissance du mouvement de l'Action Catholique. Elle était fort appréciée et un point de repère pour beaucoup de monde en difficulté.

Sa vie passait, remplie d'engagements professionnels, d'apostolat, de service en famille et surtout d'une profonde vie intérieure, sur laquelle elle échangeait avec plusieurs amies, dont certaines étaient oblates bénédictines comme elle.

Début 1929, sa maman tomba malade de pneumonie et mourut en février. Ce fut un coup dur. Le papa aussi commença à perdre ses forces et mourra en 1935.

Restée seule dans sa grande maison de San Lazzaro, Celestina décida d'aller rendre visite à sa sœur en Inde. Elle partit en juillet 1935 et resta avec sa sœur quelques mois. Marie, qui avait pris le nom de sr. Giovanna, travaillait comme infirmière dans un lazaret. Celestina fut heureuse de pouvoir l'aider et rentra à Parme animée par un plus fort esprit missionnaire.

En cette même année 1935, Celestina commença à donner des cours d'anglais aux scolastiques de l'Institut des Missionnaires Xavériens, dont la Maison mère surgit à environ un km de la maison de Celestina. C'était la première femme qui y donnait des cours !

Une branche féminine de l'Institut Xavérien ?

Mgr. Guido Maria Conforti, fondateur des Missionnaires Xavériens, avait écrit en mai 1926 à Mgr. Pecorari, sous-secrétaire de Propaganda Fide, pour demander son avis sur l'opportunité de créer une branche féminine de l'Institut. La réponse fut encourageante. Le 2 juillet 1927, Mgr. Conforti lui écrit à nouveau : « *L'Institut n'a actuellement aucune Congrégation féminine... qui le pourvoie de personnel pour les Missions... Il pense de donner commencement, dès qu'il lui sera possible, à une telle institution, en la jugeant presque indispensable* ». Les engagements d'évêque d'un diocèse et de fondateur d'un Institut ne permirent pas à Mgr. Conforti de passer à la réalisation de son projet. Il mourra le 5 novembre 1931.

Début 1942, une demoiselle, m.lle Vecchi, s'était adressée au xavérien p. Giacomo Spagnolo, pour lui demander conseil concernant son désir de fonder une Congrégation. Pour l'aider, le p. Giacomo demanda conseil à son confrère p. Faustino Tissot, qui était postulateur de la cause de béatification du Fondateur. P. Faustino lui dit : « *Pourquoi ne suggérez-vous pas à cette demoiselle de fonder nos sœurs ?* ».

P. Giacomo, qui jusque-là ne connaissait pas l'intention de Mgr. Conforti, sourit et laissa tomber la chose. Mais désormais, dans son cœur, une pensée le travaillait et revenait souvent pendant la prière. P. Giacomo fit une neuvaine à Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, pour comprendre la volonté de Dieu à ce propos.

En cette année-là, le père revit le p. Bonardi, son ancien maître des novices et lui parla de la possible fondation des «Sœurs Xavériennes». Le p. Bonardi lui montra les deux lettres du Fondateur à ce propos.

Le p. Giacomo eut l'occasion de revoir la demoiselle et lui montra la reproduction des lettres du Fondateur, en lui demandant si elle voulait assumer ce projet. Elle se montra d'abord intéressée, mais par la suite elle se dit non disponible.

Entre temps le p. Giacomo continuait ses études à la Faculté d'Ingénierie, mais la pensée de ce projet ne l'abandonnait pas, surtout dans la prière. Il se tint disponible aux signes de la Providence. Il demanda conseil à un monseigneur et au jésuite p. Mirabelli, qui l'encouragèrent dans le projet et l'exhortèrent à chercher la personne apte à le réaliser.

Une idée : Celestina Bottego

En mai 1943, l'idée lui vint à l'esprit de proposer la fondation à M.lle Celestina Bottego. Il en parla avec le père jésuite qui se montra enthousiaste de l'idée. Le 2 juillet 1943, le p. Giacomo écrit dans son journal qu'il avait pensé à Celestina

Bottego comme possible Fondatrice et qu'il en avait parlé à son confrère le p. Romano Turci, qui l'avait rencontrée ce jour-là même chez des Sœurs avec lesquelles elle faisait sa retraite.

Celestina l'avait écouté respectueusement et avait répondu que, comme il s'agissait d'une chose nouvelle et inattendue, elle voulait réfléchir dans la prière et qu'après la retraite elle aurait donné sa réponse.

Quelques jours après, le p. Giacomo et le p. Romano se rendirent chez elle, pour recevoir sa réponse. Elle les écouta, mais refusa leur proposition, en déclarant être « *beaucoup plus capable d'abimer les œuvres de Dieu que de les faire* ». Tout en assurant sa disponibilité à aider matériellement l'œuvre, elle ne se considérait pas apte à réaliser le projet de mgr. Conforti.

Convaincu du contraire, le p. Giacomo intensifia sa prière et se proposa de ne plus parler à Celestina du projet, pour ne pas la forcer.

Entretemps la deuxième guerre mondiale battait son plein. Le p. Spagnolo quitta Parme et retourna à Bologna (à une centaine de km) pour poursuivre ses études. Il raconta l'échec de ce contact au p. Mirabelli, qui l'encouragea, en lui disant que ce refus était un bon signe.

En cette même année 1943, le p. Giacomo participa à une retraite prêchée par son ancien professeur, le p. Larraona, qui, informé par lui du projet, lui manifesta aussi son encouragement et la conviction que Celestina Bottego était la personne qui convenait.

Résistance

Celestina ne manquait pas d'ouverture missionnaire, mais à la veille de 50 ans, avec une vie pleine d'engagements et un choix de vie déjà fait par ses vœux privés comme oblate bénédictine, elle ne pensait pas que Dieu pouvait lui demander autre chose.

En août 1943, le p. Giacomo fut rappelé à Parma, pour devenir Recteur de la Maison mère, en abandonnant ses études, avec souffrance mais dans la sérénité de la foi.

Vers Pâques, comme d'habitude, il envoya un message de vœux à tous les amis et bienfaiteurs de l'Institut, entre autres à M.lle Bottego. A la différence des autres, toutefois, il lui envoya une carte avec l'image du Crucifix du peintre espagnol Diego Velasquez, et derrière, il n'écrivit qu'un mot : « *Tutto !* » (tout), et sa signature. Cette image et le mot impressionnèrent Celestina Bottego, qui commença à ressentir une étrange inquiétude intérieure.

Les bombardements entretemps s'empiraient et le 10 mai le p. Giacomo et la communauté des Scolastiques se transférèrent à Capriglio, un village sur les

collines environnant Parme, pour se protéger. Des militaires avaient occupé la maison de Celestina Bottego, qui, conseillée par le p. Spagnolo, se transféra aussi, avec sa fidèle domestique Marcellina, à Capriglio. Là, elles trouvèrent un logement et Celestina put continuer à donner cours d'anglais aux étudiants xavériens.

Comme, parmi eux, huit diacres attendaient leur prochaine ordination, le p. Giacomo commença le 21 mai à leur prêcher une retraite. Celestina demanda et obtint de pouvoir assister aux instructions, qui étaient données dans l'église du village.

Le « oui »

Le 4^e jour – c'était le 24 mai, fête de Marie Auxiliatrice – Celestina entendit encore résonner en elle l'appel doux et fort de Jésus : « *Suis-moi !* ». Elle n'osa plus résister et en esprit de pure foi, dit finalement son « oui ».

Le soir de ce jour-là, le p. Giacomo écrivit dans son journal :

« Ce soir, après le troisième sermon, à 16h30 environ, sorti de l'église, ... je vis la Demoiselle qui, elle aussi sortie de l'église, se dirigeait à la grotte (de la Vierge de Lourdes), le chapelet à la main... Elle me dit qu'elle souhaitait me demander conseil concernant une chose, bien qu'elle sentît qu'elle s'engageait. Elle me dit qu'après la décision qu'elle avait prise concernant l'œuvre, elle n'était pas restée tranquille, parce qu'il lui semblait que cette décision était basée sur son attachement à la vie libre ; que l'image du Crucifix que je lui avais envoyée à Pâques avec derrière écrit « Tout » l'avait encore plus secouée et qu'en particulier ces jours de retraite lui avaient fait comprendre clairement que pour chercher uniquement le Seigneur et pas elle-même elle devait dire son « oui ». De ma part, je lui dis que cela confirmait le principe que les confesseurs et les directeurs d'esprit parlent au nom de Dieu... Je la mis au courant de l'organisation « Que ton règne vienne bientôt », que j'ai commencée il y a quelques semaines pour préparer le capital surnaturel pour l'œuvre. Elle attribua à ces prières son état d'esprit inquiet, et à la question s'il lui semblait de redevenir tranquille en disant son 'oui', elle répondit qu'elle aurait été pacifiée par n'importe quelle décision qui enlevât son indécision. La réponse est évidente. Nous parlâmes ensuite d'autres choses liées à cela et je l'exhortai ou, mieux, lui exprimai mon intention de chercher et suivre uniquement la volonté de Jésus, en attendant toujours de Lui le signe pour agir. Je lui dis que pour l'instant son œuvre consistait à chercher d'autres âmes qui partagent son idéal et les conduire par la suite à la vie commune,

dans laquelle elles seront formées à l'esprit surnaturel... Bref, aujourd'hui (...) la Société a trouvé sa fondatrice, qui a dit au Seigneur son 'fiat' »¹.

La guerre atteignit aussi les villages de montagne et la communauté xavérienne, avec le p. Giacomo, vécurent des moments de danger. La nuit entre le 1^{er} et le 2 juillet 1944, les militaires entrèrent dans leur maison à Capriglio. Ils les capturèrent et transférèrent dans un camp de concentration dans une ville voisine, Reggio Emilia. Heureusement ils furent libérés le 3 juillet. Le 2 juillet le p. Giacomo ne put pas célébrer l'Eucharistie. Finalement, en 1945, la guerre prit fin.

Des pensées de la Mère Celestina dans les premières années de l'Œuvre

Le 24 juillet 1944, Celestina écrivait au p. Giacomo:

« C'était pour moi une grande joie que d'entendre de votre part que Jésus m'aime d'une manière particulière. Je le sais, je le vois moi aussi et j'espère qu'il me donnera un amour aussi grand pour pouvoir lui répondre convenablement. Même avant il me semblait de n'avoir aucun autre intérêt dans la vie, que le Seigneur, mais combien je vois tout différemment maintenant ! Avant, les confins qui me séparaient du monde étaient incertains, confus, maintenant il y a un détachement très net et seulement Jésus et ses intérêts dominant dans mon esprit. Saurai-je garder ce détachement quand je reprendrai la vie quotidienne à la maison et à l'école ? Je sens que le retour me coûtera beaucoup. En tout cas, je ne crains pas que Jésus reprenne ses dons, si moi je lui suis fidèle et à être fidèle, vous aussi, vous m'aidez »².

Le 25 août 1944, elle écrivit :

« Je viens de comprendre, en ces jours, avec combien de patience le Seigneur a attendu mon plein consentement à ses desseins et je suis émue en voyant avec

¹ P. GIACOMO SPAGNOLO, *Journal* (Diario), 24.05.1944.

² LB 8M.1c.

combien de respect il agit envers cette âme qui lui appartient pour respecter sa liberté »³.

Le 21 février 1945 elle écrivait:

« Je me souviens de la joie qui ne peut être comparée à aucune joie humaine, que j'ai éprouvée lorsque le Seigneur a illuminé mon âme et m'a fait comprendre quelque chose de sa présence dans l'âme. Il me semble avoir perdu en ce moment-là tout vrai intérêt pour les choses humaines »⁴.

Le 24 juin 1946, la mère Celestina écrivait dans son journal :

« Je dois rayonner quelque chose de cet Amour que Jésus me communique. Sans rien connaître de ma vie, toute personne qui m'approche doit ressentir une force nouvelle qui attire et oriente vers Dieu ».

En novembre 1946, la Mère écrivit :

« J'ai résisté longtemps à la vie religieuse et je me sentais sûre de ne pas y être appelée, lorsque tout d'un coup une lumière soudaine, qui apporta un changement dans mon âme et dans mon esprit, me fit comprendre toute la beauté de cette vie. Cela a été en tout mon être un changement si radical que, depuis lors, je n'ai jamais eu le moindre doute que ce qui m'était arrivé ne fût l'expression de la volonté de Dieu ».

Dans une lettre à une sœur du 28 mars 1952, la Mère écrit :

« Lorsque, il y a beaucoup d'années, j'ai dit à mon confesseur ma décision d'accepter de travailler dans cette œuvre missionnaire,, il m'a dit que je devais me préparer à être un chiffon. C'est vrai: une religieuse doit être disposée à être un instrument pour tous les usages et toutes les occasions ».

Dans une lettre de 1953, elle écrivit :

« J'ai tant besoin de me dépouiller, de mourir pour être un instrument docile dans les mains de Jésus ».

« J'ai compris d'une manière nouvelle et claire que Dieu est Amour, que le Chemin est Amour, que la Vérité est Amour et que la Vie est Amour. »

³ LB 8M.1e.

⁴ LB 8M.1q

Deuxième partie de sa vie : dans la nouvelle Famille

Les débuts

Le 19 juillet 1945, arrive la première Sœur, Teresa Danieli, sœur d'un Père xavérien. Rapidement, s'ajoutent Lavinia Moreschi, Elisabetta Bellucci et beaucoup d'autres filles. Au début, comme la maison de la Mère était occupée par des militaires, la petite communauté habita dans un village des alentours de Parma, par la suite elle retourna dans la maison de San Lazzaro. Bientôt la maison dut être agrandie. Les jeunes filles s'y installèrent, mettant bientôt fin à toutes les assiettes et verres délicats de la famille Bottego..., mais en y apportant aussi beaucoup de vie et d'enthousiasme missionnaire.

La Mère anime avec amour et inlassable sollicitude le premier noyau des Xavériennes. Pour elle « fonder » signifiait avant tout « former », et elle formait plus par l'exemple que par les paroles. Elle était consciente que la vie missionnaire ne demande pas seulement de l'enthousiasme et de la bonne volonté, mais aussi équilibre, profonde intériorité, esprit de sacrifice, capacité d'adaptation et oubli de soi, disponibilité à la collaboration... Elle voulait des missionnaires animées par la charité, capables de s'adapter aux différents milieux, sereines et polies, douces et fortes, détachées d'elles-mêmes, prêtes au sacrifice et disponibles ; des femmes de prière, immergées en Dieu.

Pour vivre, la Mère continuait à enseigner et les sœurs s'adonnaient à de multiples travaux : assistance aux malades, tricotage, services domestiques... La communauté cherchait au marché les légumes ou les fruits de rebut. Sobrement, grâce aussi à la solidarité providentielle de quelques personnes, la communauté put avancer. Un jour l'économe dit à la Mère qu'on n'avait pas d'argent pour payer une facture. La Mère lui dit de ne pas se préoccuper et d'aller prier. Peu après, une personne sonna à la porte et remit une enveloppe qui contenait la somme nécessaire.

Le p. Giacomo Spagnolo, qui avait plusieurs charges dans son institut, venait chez les Sœurs leur donner des conférences. Les lignes directrices venaient de lui, et non rarement elles ne s'accordaient pas avec les idées de la Mère, de spiritualité bénédictine. La Congrégation devait être missionnaire et xavérienne... La Mère comprit qu'il lui fallait mourir pour donner la vie. Elle accepta et se laissa elle-même former à cette spiritualité.

Le 2 juillet 1950, la Mère Celestina, avec le trois premières Sœurs, fit sa première profession. L'Eucharistie fut présidée par le p. Giovanni Gazza, Supérieur général des Missionnaires Xavériens. Après avoir fait sa profession dans les mains du p. Gazza, elle reçut, en tant que Mère, les professions des trois autres sœurs et en accueillit cinq en noviciat et dix en postulat.

En 1952 fut constitué le premier Conseil général provisoire, constitué de six sœurs. Le 27 septembre 1951, l'œuvre avait été reconnue par le IV Chapitre des Missionnaires Xavériens comme branche féminine de l'Institut ; le 2 juillet 1955 elle deviendra de droit diocésain et le 12 novembre 1964 de droit pontifical.

Voyages et fondations missionnaires

Jusqu'à ce que les forces le lui permettent, la Mère accompagne les Sœurs qui se rendent dans d'autres pays ouvrir une nouvelle mission. En 1954, elle part avec Rosetta Serra ouvrir la première communauté au Massachusetts, aux U.S.A., à côté d'une maison de formation des Missionnaires Xavériens. La Mère y reste un an, travaillant au service de la communauté des Pères et part après que deux autres sœurs arrivèrent épauler Rosetta.

Le 26 juillet 1956, Maria Grechi et Teresa Del Gaudio, les deux premières sœurs préparées professionnellement pour la mission, meurent dans le naufrage du navire « Andrea Doria » qui devait les conduire aux Etats Unis. Grande est la douleur. La Mère écrit :

« Je ne peux pas repenser et m'arrêter longuement sur cet événement, parce que je sens que les forces me manquent. Je cherche à m'arrêter sur une autre réalité qui me donne beaucoup de réconfort : nos Sœurs sont arrivées « à la maison ». Le Seigneur a récompensé leur générosité comme si elles avaient peiné pendant des années dans le service missionnaire. Elles sont nos saintes protectrices au ciel. Je sens qu'elles m'aident et me soutiennent spirituellement ».

Les départs toutefois continuent. En 1957, la Mère accompagne les premières Sœurs au Brésil et reste avec elles quelques mois, en partageant les défis d'un début difficile.

En 1959, le premier groupe de Sœurs part pour le Japon. Ne pouvant pas les accompagner jusque-là, la Mère partage avec elles la première tranche du voyage, de la ville de Genova à celle de Napoli en Italie.

Au Congo, au Burundi....

Le 12 décembre 1960, invitées par les Missionnaires Xavériens présents dans le diocèse de Bukavu depuis 1958, la Mère et trois sœurs : Tomasina Casali,

Liliana Fantini, Rosetta Mancini et Camilla Tagliabue, se rendent au Congo et s'établissent à Kiliba, dans la Plaine de la Ruzizi.

Le 15 janvier 1961, la guerre civile éclatée dans le pays menace aussi Kiliba. La Mère doit prendre une décision difficile. Poussée par un responsable local, elle part avec les Sœurs pour Bujumbura. De là, elle écrira quelques jours après à Mgr. Danilo Catarzi, qui sera sacré premier évêque d'Uvira le 15 juillet 1962 :

« J'étais décidée à rester avec les sœurs, jusqu'au bout. Dans la matinée nous avons rencontré le médecin qui nous avait dit que les frontières étaient désormais fermées... Cette nouvelle nous laissa très sereines et tranquilles. Nous n'avons jamais désiré quitter. Mais cette invitation imprévue, donnée d'une manière autoritaire ... semblait un ordre face à un danger imminent qui n'admet pas de délai. Je pouvais dire à moi-même : quoi qui se passe, je reste ; mais pour les sœurs, est-ce que cela aurait été prudent ? En y repensant aujourd'hui, je crois qu'en ce moment-là je n'aurais pas pu, toute seule, choisir autrement ».

En attendant que la situation s'améliore au Congo, les Sœurs ouvrent une communauté au Burundi, à Bururi. La Mère rentre en Italie le 6 avril 1961. En 1962, arrivent de l'Italie, destinées au Congo, Maria Febo et Felicita Tatti, qui, le 27 mars, s'établissent à Uvira. En 1963, se joignent à elles Noemi Zambelli, Maura Locatelli et Liduina Bedini, qui rouvrent la communauté de Kiliba.

En 1964, éclate la rébellion des Simba. Le 16 mai, Mgr. Catarzi et onze autres missionnaires xavériens du diocèse d'Uvira sont fait prisonniers. Le 26 août, même Felicita Tatti, Maura Locatelli et Camilla Tagliabue sont prises en otage, avec d'autres sœurs et laïcs et gardées prisonnières.

Le 29 septembre, le p. Giacomo Spagnolo arrive à Bujumbura pour mieux se rendre compte de la situation et porter secours, si possible. Mais il ne peut pas traverser la frontière avec le Congo. Les missionnaires seront libérés le 7 octobre. Le Père rentre le 20 octobre. Le 28 novembre trois Missionnaires xavériens et un prêtre diocésain sont assassinés à Baraka et à Fizi. La guerre terminée, d'autres communautés s'ouvrent dans le Sud-Kivu.

Ensuite, on commencera la présence en d'autres pays : 1974, Rosetta Serra et Maria Laura Corti au Mexique. Suivront : Sierra Léon (1983), Tchad et Cameroun (1986-1987), Thaïlande (2000).

Nunc dimittis

En 1966, au cours du 1^{er} Chapitre général, la Mère Celestina présente ses démissions de la charge de Directrice générale. Elle accompagne son geste par une lettre pleine d'amour héroïque.

« Avec ce premier Chapitre, nous clôturons vingt ans de travail fait ensemble. Moi aussi je voudrais maintenant chanter mon '*Nunc dimittis*', pour donner ma contribution à l'œuvre, dans la prière et dans le service, comme une simple mère... ».

Elle reste désormais dans la Famille comme une Mère, en accompagnant les sœurs par son affection, ses multiples délicatesses, ses correspondances, sa prière, son témoignage. La souffrance ne cesse de frapper à sa porte. En 1970, après 42 ans ininterrompus de mission en Inde, sa sœur Marie, qui vient de rentrer en Italie, meurt. Deux ans après, meurt subitement son frère Vittorio.

Le 22 mars 1978, meurt le p. Giacomo Spagnolo. En écrivant quatre jours après aux sœurs sa dernière lettre, elle leur dit :

Mes filles bien aimées, pour nous c'est une douleur très profonde que cette séparation de notre Père, mais au fond je crois que c'est un don du Seigneur. Maintenant, notre Père nous révélera encore mieux la pensée de Dieu, et nous, nous pourrons la comprendre et tout sera transformé dans une réalité supérieure, comme il le voulait, comme souvent il nous l'a dit. [...] Désormais, quand je pense au Père, je sens que l'échange avec lui sera plus simple, plus profond, et qu'il portera ses fruits. Durant sa vie, le Père s'est tout donné à nous, ainsi que peut le faire une créature sur la terre. Maintenant, près de Dieu, il a dans ses mains une richesse beaucoup plus grande, qu'il peut partager avec chacune de nous pour nous élever, nous sanctifier, afin que nous puissions aimer » (LM 42).

Dans la mesure de ses forces, la Mère ne cesse de se rendre présente, d'encourager, d'orienter ses filles. En cette même année 1978, la Mère souffre de plusieurs problèmes de santé et apparaît de plus en plus affaiblie. Elle est opérée d'un cancer au sein. En juin 1960, elle est à nouveau hospitalisée pour continuer les soins, qui se révèlent inefficaces. Rentrée à la Maison mère, bien qu'extrêmement faible, elle ne cesse d'accueillir tout le monde avec douceur et gratitude. Son état s'aggrave et le 19 août, pendant l'Eucharistie, elle reçoit l'Onction des Malades. Au moment de la Communion, la Mère ouvre grand ses bras, dans son geste habituel d'accueil et prononce, d'une voix ferme : « Amen ».

Elle meurt sereinement à la Maison mère dans la nuit du 20 août 1980.

L'Histoire des Débuts

narrée par le Père et par la Mère dans leurs
Lettres à toutes les Sœurs

Parme, le 10 avril 1962

Lettre n°14 du Père

Mes chères Sœurs,

Puisque plusieurs parmi vous ont demandé, dans beaucoup de circonstances, de vous parler du commencement de la Congrégation, en pensant à l'opportunité que vous connaissiez ce qui vous concerne de si près et que vous preniez l'occasion aussi de ce fait pour louer la Toute-Puissance Miséricordieuse du Seigneur, je me suis décidé à vous en parler dans cette occasion, en vous présentant comme un don pascal, qui soit utile à vous rassembler de plus en plus entre vous comme dans une famille.

Le premier événement extérieur se rapporte au début de 1941 à proximité du carême, lorsque je parlais au P. Tissot, en ce temps-là notre Vicaire General, d'une certaine Demoiselle X, qui avait pensé dans le passé à fonder une congrégation religieuse et qui, en ce temps-là, suite à des circonstances providentielles, pensait encore pouvoir revenir à ses premières intentions. Lui, en entendant mon rapport, il me dit : « *Pourquoi ne lui suggérez-vous pas de fonder nos Sœurs ?* »

Moi, je n'avais jamais pensé jusqu'alors à une chose pareille et je ne connaissais pas la pensée à ce propos de notre vénérable Fondateur. Mais, en ces temps-là, le Père Tissot s'intéressait à ses écrits et certainement était au courant des lettres qu'il avait échangées avec Rome sur ce sujet, comme vous pouvez l'apprendre par le livre du P. Ballarin à la page 76 et suivante.

À l'invitation du P. Tissot je répondis par un simple sourire, mais l'affaire me revint à l'esprit en priant mon bréviaire à la chapelle et je compris que le Seigneur pouvait vouloir que je m'intéresse à la chose. Je commençai une neuvaine à S^{te} Thérèse de l'Enfant-Jésus, en lui demandant de m'obtenir la manifestation de la volonté divine. Je demandai comme signe que

mademoiselle X me parlât de nouveau de ses intentions durant la neuvaine. Il en fut ainsi et moi je lui dis que, peut-être, le Seigneur voulait justement cela d'elle. Elle accepta en principe ma suggestion, mais ensuite je compris qu'elle n'était pas faite pour cela. Je pensai alors que le Seigneur s'était servi de ces circonstances là pour m'intéresser à cette œuvre et je conservai mon « oui » au Seigneur, disposé à suivre les voies que lui m'aurait ouvertes.

Étant à l'université de Bologne fin 1942, je traitai de la chose avec Mgr Guizzardi, Évêque auxiliaire et avec le Père Mirabelle sj qui se trouvait en ce temps-là à l'Église de St George des Pères Jésuites. Tous les deux m'assurèrent que je devais m'intéresser à cette initiative. Lorsque quelque voie se présentait à moi comme possible, j'en parlais au P. Mirabelli, mais plusieurs fois, tout en me laissant libre d'essayer, il montra peu de confiance dans la réussite des personnes que je rencontrais.

Finalement au mois de mai 1943 j'eus l'idée d'en parler à mademoiselle Bottego, mais j'oubliai ensuite pour un certain temps puisque moi j'étais à Bologne pour les cours et je ne revenais à Parme qu'une fois par semaine. Je crois que l'idée m'est arrivée pendant que j'étais à Parme. De retour à Bologne, j'en parlai avec le P. Mirabelli et lui tout de suite m'assura, avec une énergie insolite, que celle-là était l'âme apte au but.

Moi, je n'avais pas de relations particulières avec Mademoiselle Bottego. Je ne l'avais vue et saluée qu'à la villa Paganini à Gaione, le jour où les parents de Mademoiselle Cappelli avaient célébré leur noces d'or. Moi, j'y étais invité pour représenter le P. Luigi Ferrari, prisonnier. Là aussi j'avais rencontré pour la première fois mademoiselle X. Je m'adressai pour cela au Père Turci, qui avait avec elle de fréquentes relations pour les cours d'anglais et que j'avais depuis longtemps mis au courant de mes intentions à propos de l'Œuvre à fonder. Il m'avait dit que lui aussi, alors qu'il était en Chine, avait pensé à la fondation d'un groupe de missionnaires en civil, surtout pour l'exercice de la médecine. Lorsque je lui parlai de Mademoiselle Bottego, il comprit toute la convenance de la chose au point de s'émerveiller alors que cela ne lui était jamais venu à l'esprit. Il me promit qu'il lui en parlerait à la première rencontre. Cela arriva le 2 juillet 1943 vers le soir dans la maison des Sœurs Espagnoles, rue Farini (en face de l'Église de St Thomas, un palais ensuite vendu par les Sœurs et détruit pour construire l'actuel) où Mademoiselle Bottego était en train de faire sa retraite spirituelle. Le P. Turci me rapporta ensuite que Mademoiselle s'était montrée bien contente de collaborer à cette œuvre en donnant des moyens matériels, mais qu'elle se sentait incapable et pour cela pensait qu'il y avait besoin d'un Père qui dirigeât la chose. Elle ne me dit pas clairement qu'elle était contraire à accepter, mais qu'elle nous donnerait une réponse définitive quelques jours après, sa retraite terminée, chez elle.

J'y allai ensuite avec le P. Turci et elle nous accueillit dans l'actuelle chambre jaune qui ce temps-là n'avait pas le mur délimitant le couloir. Elle nous confirma sa décision négative, étant toutefois disposée à donner les moyens matériels. Quelques jours après à l'Institut, elle me répéta la même chose. Je lui répondis qu'elle avait bien fait de me le dire et que moi je ne cherchais qu'à faire pour moi et pour les autres la Volonté de Dieu et que par conséquent je ne voulais contraindre personne.

Quelque temps après le P. Larraona vint à Parme pour la retraite. Le P. Larraona, maintenant Cardinal, avait été mon Professeur à l'Athénée de Propaganda Fide (Propagation de la foi). Je lui parlai de la fondation de nos Sœurs et lui se montra très favorable. Je lui parlai de Mademoiselle Bottego et lui aussi, comme le P. Mirabelli, il se montra très sûr qu'elle était l'âme préparée par le Seigneur pour l'Œuvre. Je lui dis qu'au contraire elle ne voulait rien savoir et lui : *Précisément pour cela c'est celle qu'il faut*, dit-il. Il me donna des conseils à propos de la réalisation de l'Œuvre et les compléta successivement en plusieurs circonstances.

Confiant dans l'action de Dieu, qui parle par la bouche de ceux qui le représentent, je me considérai sûr que la Demoiselle dirait son *Fiat*, mais je me proposai de ne plus lui en parler. Que ce fût au Seigneur de faire.

Le Père Bonardi vint à Parme pour déposer au procès de notre vénéré Fondateur. En lui parlant du projet, je connus alors celui de Monseigneur Conforti et je vis le brouillon de sa lettre adressée à Monseigneur Pecorari, bien plus j'en fis une reproduction photographique directe par transparence.

Cette lettre-là disait ainsi :

Très Révérend Monseigneur, avec cette confiance que m'inspire votre bonté, je viens vous exposer un de mes projets pour en avoir des conseils et des suggestions pratiques. L'Institut des Missions Étrangères de Parme se développe toujours plus et ayant expérimenté qu'il n'est pas chose facile de trouver des Sœurs aptes à la Mission qui lui est confiée et à celles qui peut-être ensuite pourraient lui être confiées, on caresserait l'idée de fonder à Parme une Congrégation Missionnaire Féminine pour pourvoir ensuite aux besoins de ses missions. Je vois que la quasi-totalité des Congrégations Missionnaires Masculines ont quelque congrégation féminine qui en complète l'œuvre. La Congrégation conçue par moi pourrait aussi servir d'autres missions seulement dans le cas où le nombre de ses sujets dépasserait les besoins des Missions confiées à l'Institut de Parme. Or je demande en toute confiance à votre Seigneurie si la demande pour l'autorisation doit être adressée à Cette Congrégation ou à celle des Religieux, et si la chose pourrait être en principe approuvée. Dites-moi en toute liberté ce que vous en pensez et moi je tiendrai dans la considération qui lui est due ce que vous allez me suggérer.

Veillez me pardonner le dérangement et la liberté de cette lettre et agréez mes respects distingués. Très dévoué en Jésus Christ. Signé : Guido Maria Arch. Évêque. (8/5/1926)

Cette nouvelle me confirma toujours plus dans la conviction que le Seigneur et Monseigneur Conforti auraient mené l'affaire à bonne fin. J'étais disposé à tout en suivant l'action divine. *Non ego sed dominus mecum.* (Non pas moi, mais Dieu avec moi).

Je fus nommé Recteur de la Maison Mère en Aout 1943 et je pris possession de la charge le 24 du même mois à Parme et le 27 à Capriglio, où était la communauté. Au commencement de la nouvelle année scolaire, j'eus l'occasion de voir plusieurs fois mademoiselle Bottego lorsque le mercredi elle venait pour son cours d'anglais. Quelquefois elle me demandait si l'idée se réalisait ; je répondais toujours que j'avais dit mon « OUI » au Seigneur mais que Lui devait me précéder, ne pouvant moi, que collaborer misérablement avec Lui. Je m'apercevais que la demoiselle se rappelait, réfléchissait, mais gardait toujours sa position négative.

Un petit espoir s'alluma lorsque le Père Turci, hospitalisé, me fit noter un possible changement sur la décision de la demoiselle, en interprétant peut-être de cette façon quelques phrases qu'elle lui avait dites en lui rendant visite. Nous nous accordâmes de n'aborder jamais le sujet les premiers mais de laisser Jésus agir en elle, contents de prier pour cela.

La semaine sainte de 1944 arriva. J'envoyai à la Demoiselle un billet de souhaits et j'ajoutai une carte-postale avec le Crucifix de Velasquez. Au verso j'écrivis un seul mot « Tout ! ». La Mère garde encore cette carte qui, à ce qu'elle m'écrivit en ce temps-là, la fit beaucoup réfléchir. Mais quoiqu'au-dedans l'action divine agit, extérieurement aucun signe de changement. Voilà 20 ans qu'on lui conseillait d'entrer en religion et elle avait toujours refusé de le faire s'en sentant incapable.

La guerre commençait à apporter aussi à Parme les bombardements. Après ceux du 23 et du 25 avril, nous envoyâmes la communauté des théologiens à Capriglio (les Lycéens étaient déjà à Castelsidoli - Piacenza). Le P. Tissot, qui entre-temps avait succédé au P. Dagnino dans le gouvernement de la Congrégation, m'ordonna le 10 mai de les suivre.

Avant mon départ la Demoiselle me demanda si je connaissais un autre endroit où pouvoir se réfugier. Je compris qu'elle désirait nous suivre à Capriglio. Étant utile de continuer aussi là-haut le cours d'anglais, je me promis que je l'informerai s'il était possible de trouver au village une place pour elle. Je le fis et après quelques jours elle nous rejoignit, accompagnée par Mr. Vittorio, qui passa la nuit au presbytère en dormant sur un lit à demi fracassé.

A l'approche de la Pentecôte je commençai la prédication de la retraite aux ordinands à l'Église paroissiale et la Demoiselle me demanda à assister

aux méditations. Je le lui permis dans l'espoir que Jésus opérerait en elle ce que les hommes ne pouvaient faire. Je préparai toute la retraite sur la vie surnaturelle. Peut-être le Seigneur se servit de ces maximes pour orienter d'une nouvelle façon l'esprit de la Demoiselle.

En effet le 24 mai, fête de Marie Auxiliatrice, mercredi, pendant la neuvaine de la Pentecôte, après l'instruction de 16 heures, nous nous rencontrâmes à la sortie de l'Église et elle me dit qu'elle désirait me demander un conseil à propos d'une chose, bien qu'elle sentît qu'elle s'engageait. Après sa décision à propos de l'Œuvre elle n'était pas restée tranquille, parce qu'il lui semblait que celle-là était fondée sur son attachement à la vie libre ; que l'image du Crucifix que je lui avais envoyée à Pâques l'avait encore plus secouée et que particulièrement ces jours de retraite lui avaient fait comprendre clairement que, pour chercher uniquement le Seigneur et pas elle-même, il lui fallait dire « OUI ».

Moi de mon côté, je lui dis que cela confirmait le principe que les confesseurs et les directeurs spirituels parlent au nom de Dieu, qui donne ensuite, dans la pratique, raison à leurs décisions et à leurs conseils, comme à quelque chose qui lui appartient. Je l'ai mise au courant de l'organisation de prière « *Que ton règne vienne vite par Marie* », que j'avais commencée la semaine avant pour préparer le trésor spirituel pour l'Œuvre. Elle attribua aussi à ces prières son inquiétude et dit entre autres que, toute seule, elle ne se serait pas sentie de s'occuper de l'Œuvre. Je lui répondis qu'il ne s'agissait pas d'agir toute seule mais que nous travaillerions ensemble. Je lui exprimai mon intention de chercher et de suivre uniquement la volonté de Dieu, en attendant toujours de Lui le signe pour agir. Je dis que pour le moment il me paraissait que son travail devait consister à chercher d'autres âmes qui partageraient le même idéal et à les porter après à la vie commune, dans laquelle elles auraient été formées à l'esprit surnaturel.

Le dimanche suivant était la Pentecôte. Le samedi je descendis à Parme avec les Ordinands et vint aussi la Mère. Parmi eux il y avait le Père Sandro Danieli, qui m'avait parlé de sa sœur Thérèse. Je la connus à cette occasion-là et, en consultant le Père Mainini, en ce temps-là Préfet de nos Théologiens, je lui manifestai notre intention de commencer la Congrégation Missionnaire Féminine, en l'invitant à prier pour cela. Après quelque temps, elle m'écrivait que, après avoir pris conseil auprès de son Directeur spirituel, elle aussi était disposée à entrer dans la Congrégation.

Nous retournâmes à Capriglio après les fêtes de la Première Messe et arriva le juillet de la première rafle. Le dimanche 2 juillet, à 3 heures du matin, les Allemands vinrent nous enlever pour nous conduire à Lagrimone et de là à Bibbiano. Lorsque nous étions déjà partis de Lagrimone, la Demoiselle descendit avec d'autres jeunes filles de Capriglio pour nous apporter de la

nourriture. Les Allemands soupçonnèrent qu'elles étaient des espionnes des partisans, les mirent dans une chambre et les firent se déshabiller pour examiner dans les plis des habits si elles n'avaient pas des messages secrets. Pour réparer à cette humiliation de notre Mère et à la Messe que je ne pus célébrer ce jour-là, l'unique jusqu'à présent dans lequel je n'ai pas célébré depuis mon ordination (en dehors des jours interdits par la liturgie), nous avons choisi le 2 juillet comme la fête la plus importante de la Congrégation, en y établissant les Consécrations et les Professions.

La guerre terminée et Thérèse Danieli arrivée, on commença à réunir à villa Pirondini à Mariano les autres filles qui acceptèrent de s'unir aux premières Sœurs. La Mère désira cela afin d'être plus libre que dans sa propre villa. Nous obtînmes la permission orale de Mgr l'Évêque pour la première organisation de la vie commune et aussi pour l'autorisation de la chapelle interne et de la conservation du très Saint-Sacrement. Un an après nous transférâmes le tout à San Lazzaro et le petit grain se développa comme vous savez et comme maintenant vous pouvez voir.

Lorsque la chose commença à être connue nous pûmes connaître d'autres détails sur les antécédents plus cachés de l'Œuvre. Une Sœur nous écrivait le 15 aout 1951 :

« Le 25 janvier 1907, le jour du départ du Père Vincenzo, Monseigneur Conforti, se trouvant chez nous pour les dernières salutations, s'adressa à mon père et me mettant la main sur la tête il dit : "M. Dominique, vous me donnez aussi cette fille pour mon œuvre missionnaire ?". "Volontiers, répondit mon père, si vous pensez en faire quelque chose", et la conversation roula sur le sujet de la nécessité que le missionnaire a d'être aidé pour la cuisine et sa garde-robe personnellement et aussi pour les œuvres de la Ste Enfance. Il désirait des Sœurs justement au service du Missionnaire... Je revins en Italie en 1920. Ma première pensée fut de conférer avec Mgr Conforti, mais je n'eus la permission qu'en juin 1923 et Monseigneur les larmes aux yeux me dit : " J'admire votre constance, mais vous arrivez trop tard, si vous étiez arrivée il y a trois ans ! Maintenant j'ai pris les Sœurs Canossiennes, à vous il ne reste que vous offrir comme victime afin que vienne vraiment qui puisse aider mon Institut ". A tout ce qu'il fut dit par la suite je compris de plus en plus que l'Institut ne pouvait pas être servi par des Sœurs d'un autre Institut. Je ne peux pas vous dire la joie intime et suave en voyant Mademoiselle Bottego choisie par la Divine Providence pour réaliser les desseins de Mgr Conforti. Moi, je tâcherai d'être fidèle à ma charge de victime, heureuse que d'autres mieux doués, soient pris pour travailler dans le champ missionnaire. Bénissez-moi. Sr M.A. »

Comme vous pouvez penser, nous ne sommes que des instruments dans la main de Dieu. D'autres ont semé et nous sommes ici pour moissonner les dons de Dieu. C'est un grand honneur pour nous d'être jugés dignes de collaborer, même seulement en petite partie, avec l'Œuvre du Seigneur et de nos Pères dans la foi. Le Seigneur en vérité ne pouvait être meilleur avec nous qu'en nous appelant ainsi à commencer à nous intéresser, dès maintenant, uniquement à Lui sur terre, comme nous continuerons à le faire, bien que d'une façon différente et plus parfaite, pour toute l'éternité. Donnons-nous alors avec un grand enthousiasme à notre vocation non seulement dans l'ensemble de nos dispositions, mais dans la perfection de chaque action, qui est chose très grande et importante si elle sert à nous unir de plus en plus à Dieu et aux choses divines.

Je vous désire parfaites et saintes, même en vous aimant ainsi comme vous êtes, comme les bien-aimées filles de Jésus, puisque je sais que, dans la donation parfaite à Jésus dans l'accomplissement de Ses très-hauts desseins, il y a votre bien, Sa gloire et le salut de beaucoup d'âmes, qui autrement seraient perdues.

En cette Pâques de résurrection je suis plus que jamais près de vous par ma pensée et mes vœux, avec le désir que ce que le Seigneur a prédisposé pour nous en son grand amour, puisse être par lui accompli aussi avec notre fidèle coopération à Sa Grace. Que notre âme soit toujours plus vivante de la vie même de Jésus, de sa plénitude, de façon que même les âmes encore éloignées puissent se servir de nous pour puiser largement aux sources du Sauveur.

Avec l'effusion du cœur je vous bénis et je vous salue avec affection.

P. Giacomo M. Spagnolo s.x.

Lettre n° 6 de la Mère

Mes très chères,

En lisant la belle lettre du Père dans le dernier bulletin, je suis revenue en pensée aux premiers temps où le Seigneur préparait silencieusement notre Œuvre sans que nous nous apercevions du travail mystérieux de la grâce. Du reste, c'est toujours ainsi que le Seigneur travaille.

Entre autres, je me suis souvenue de ce qui s'est passé à Capriglio au mois de juillet 1944, lorsque les Pères furent capturés par les soldats allemands. J'ai pensé écrire en cette lettre les souvenirs de ces jours-là, parce que peut-être est-ce intéressant de connaître davantage de détails.

Quand nous nous sommes réveillées le matin du 2 juillet - c'était un dimanche - nous avons appris que pendant la nuit, tous les hommes de Capriglio, y compris les Pères et les Étudiants, avaient été emmenés à Lagrimone par les Allemands. On disait qu'ils étaient rassemblés dans un camp sans vivres ni abri; on craignait pour leur sort, et les femmes, très affectées, sentaient le besoin de parler et de se confier à moi. Avec elles, je me suis rendue à l'église pour me rendre compte de ce qui s'était passé pendant la nuit et pour prier. Nous avons trouvé l'église et le presbytère vides et la "*Providence*", toujours fort animée par le va-et-vient des étudiants, paraissait déserte aussi, avec les fenêtres fermées.

Nous avons pensé ensemble quoi faire pour avoir des nouvelles des hommes et comment leur apporter quelque secours. Nous avons décidé enfin de prendre des vivres et de nous diriger vers Lagrimone. Je me suis acheminée ainsi avec Marcellina et quatre jeunes filles, les plus courageuses du village. Nous étions presque arrivées à Lagrimone, lorsque vinrent à notre rencontre des soldats allemands qui nous ordonnèrent de les suivre. Ils nous conduisirent à la maison affectée au poste de commandement et, tandis que nous traversions le village, nous passâmes devant un local où l'on avait pendu un homme. Le Commandant nous accueillit en se présentant comme une personne aimable. Puisqu'il ne parlait pas l'italien, il m'interrogea en allemand et moi, connaissant la langue, je pus lui expliquer la raison qui nous avait conduites là-bas. On ne prêta pas foi cependant à mes paroles, et les militaires après nous avoir ordonné de donner ce que nous avions apporté, nous fouillèrent. Après quoi, n'ayant rien trouvé, le Commandant m'appela en s'excusant pour l'humiliation qu'il nous avait fait subir. Il m'offrit aussi un peu de vin blanc que je n'acceptai pas.

Quand ils nous laissèrent libres, nous revînmes à Capriglio, tristes de n'avoir pas eu de nouvelles des prisonniers, avec la peine dans le cœur de les

savoir dans les mains de gens pas du tout bienveillants envers les Italiens. L'anxiété des femmes qui attendaient notre retour était grande, comme vous pouvez imaginer. Ne pouvant pour l'instant rien faire d'autre, je pensai aller m'établir au presbytère avec Marcellina pour ne pas laisser le Saint Sacrement sans surveillance.

Suivirent des jours de prière et de pénible attente parce que des groupes de soldats allemands continuaient à perquisitionner les alentours et parfois ils arrivaient jusque chez nous.

Pour avoir des nouvelles et aussi des directives, une vieille bonne femme, Philomène, s'offrit d'aller à pied jusqu'à Parme. Étant donné l'âge et la façon dont elle se présentait, elle pouvait facilement passer au-delà des barrières surveillées par les Allemands, sans éveiller de soupçons. Elle revint à peu près quatre jours plus tard, avec une lettre du Père Spagnolo par laquelle il nous donnait des nouvelles et me disait de consommer le Saint Sacrement pour éviter le danger qu'il soit profané.

Je sus ainsi que les Pères avaient été emmenés en camion à Parme et que pendant qu'ils transitaient près de l'Institut, ils avaient pu jeter un billet qui fut recueilli et remis aux Xavériens. Ceux-ci, prévenus de la capture, purent obtenir la libération des Confrères, grâce à l'aide de gens influents. Dès que je reçus la lettre du Père, je rassemblai toutes les femmes du village pour leur communiquer les nouvelles et les prévenir qu'il fallait consommer l'Eucharistie. Celles qui se sentaient en mesure de communier devaient donc se préparer pour le lendemain matin. À l'heure due, toutes se retrouvèrent à l'église, vêtues d'habits de fête. Après avoir récité ensemble les prières du matin, je leur parlai de la Sainte Messe et de la Sainte Communion; après quoi j'ouvris le tabernacle et je distribuai les Saintes Hosties à toutes celles qui se présentèrent à la balustrade. Ensuite, nous priâmes encore ensemble pour remercier le Seigneur de son Don. À cette occasion-là, j'ai dû consommer toutes les Hosties qui étaient nombreuses, devant servir à une grande communauté, mais j'en gardai une partie, parce que cela me parut un grand soutien que de pouvoir communier chaque jour en cette période d'isolement et de danger.

A "Casa Galvana" il y avait un vieux mourant et je crus bien faire en allant chez lui pour lui apporter la communion dans une custode. Je tâchai de le préparer spirituellement, mais ensuite je ne pus pas lui donner l'Hostie parce qu'il avait désormais perdu connaissance.

Philomène fit un deuxième voyage à pied, à Parme, pour renseigner les Pères sur la situation de Capriglio. Les maisons du village avaient entre temps subi deux perquisitions, mais heureusement il n'y avait pas eu de conséquences graves. Le dernier groupe d'Allemands qui s'était présenté parut soupçonner beaucoup d'entre nous et il disait même qu'il voulait brûler

le presbytère. Je cherchai à les convaincre de ne pas accomplir ce geste, en faisant appel à leurs sentiments les meilleurs. Enfin ils se laissèrent convaincre et s'éloignèrent, presque humiliés de nous avoir menacées.

Philomène revint et j'eus ainsi d'autres instructions de la part du Père Spagnolo qui, cette fois, me disait de consommer tout de suite toutes les Hosties conservées. Le lendemain matin nous restâmes donc sans l'hôte divin. À la fin de l'après-midi de ce même jour nous reçûmes toutefois le message d'un prêtre, caché dans les bois depuis quelques semaines, qui nous priait de préparer le nécessaire pour la Sainte Messe vers minuit. Nous préparâmes dans la sacristie un petit autel, en fermant bien les fenêtres avec des draps pour éviter que la lumière ne filtre au dehors. Nous pûmes ainsi écouter la Sainte Messe de ce pauvre prêtre qui avait la soutane en lambeaux, la barbe et les cheveux longs.

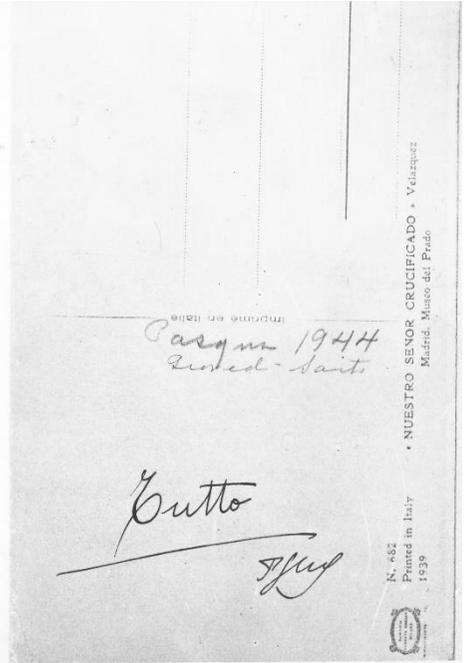
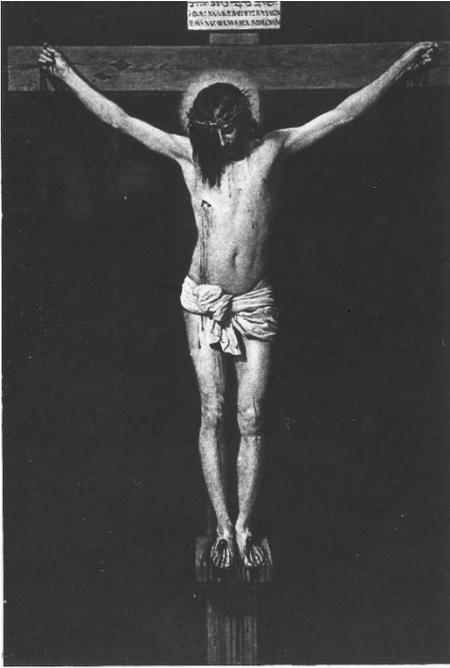
Dans les jours suivants, arriva la nouvelle du retour des Pères et des étudiants, il nous fut donc possible, presque toujours, d'avoir le réconfort de la Sainte Communion.

Le Seigneur était toujours proche de nous et il nous avait protégés. Le village, tout compte fait, n'avait pas subi de dégâts et tous les hommes rentrèrent chez eux sains et saufs. Avec les Pères, quand ils revinrent au mois d'août, nous pûmes chanter un beau "Te Deum" de remerciement. Dans tant de pénibles circonstances, le Seigneur nous avait prouvé qu'il était vraiment notre Pasteur, qu'il ne nous laissait jamais manquer de rien, ni en ce temps-là ni après, quand nous nous sommes trouvées devant les difficultés des débuts de l'Œuvre. Je peux dire avoir toujours senti sa protection paternelle qui m'a donné une grande paix.

Je vois qu'à vous aussi qui êtes en mission, les épreuves n'ont pas manqué, mais avec les épreuves vous avez aussi expérimenté le soutien de la Grâce. Continuons ainsi, nous confiant à Dieu qui désire nous aider plus que nous ne sentons le besoin d'être aidées.

Je vous embrasse très affectueusement et je prie afin que dans votre âme augmente la confiance avec le sentiment vivant et profond de la reconnaissance pour tous les dons qui nous ont été faits.

Votre Mère très affectonnée.



Carte avec l'image du Crucifix du peintre espagnol Diego Velasquez envoyée par le Père Giacomo Spagnolo à la Mère Celestina Bottego, la Semaine Sainte de 1944.